

l'exception d'Hispalis, mais en y joignant Carmo (p. 127-201). La seconde partie présente des tableaux synoptiques et les considérations générales (p. 205-224) qui précèdent les index (p. 227-270) puis les tables comportant carte et reproductions d'inscriptions, dont certaines ne sont malheureusement guère lisibles (p. 273-313). En conclusion, ce volume rendra de grands services à tous les chercheurs qui s'intéressent à cette thématique, en raison de la masse et la variété de documentation qui s'y trouve réunie.

Anthony ÁLVAREZ MELERO

Christine HAMDOUNE (Éd.), *Vie, mort et poésie dans l'Afrique romaine d'après un choix de Carmina Latina Epigraphica*. Bruxelles, Latomus, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 397 p., 28 pl. (COLLECTION LATOMUS, 330). Prix : 80 €. ISBN 978-2-87031-271-1.

Cet ouvrage, fruit de travaux menés depuis plusieurs années par le Groupe de Recherches sur l'Afrique Antique de l'Université de Montpellier qui réunit des latinistes et des historiens, s'inscrit dans le renouveau des études sur les *carmina epigraphica*. Délaissés depuis le début du XX^e siècle, car considérés comme de la poésie au rabais, ces poèmes funéraires intéressent un nombre croissant de linguistes et d'historiens depuis quelques années en raison de la quantité d'informations qu'ils donnent sur l'évolution de la langue ainsi que sur la vie, les croyances, la culture des défunts et des vivants. Le groupe avait déjà publié une étude en 1993 sur le plus long de ces poèmes africains gravé sur un mausolée situé à *Cillium* (Kasserine) et la publication de nouvelles recherches sur cette catégorie de documents ne peut que réjouir la communauté scientifique. Le volume est divisé en deux parties. Un avant-propos de C. Hamdoune explique les raisons du choix que les auteurs ont opéré au sein d'un ensemble plus vaste. Ont été pris en compte la bonne conservation des textes, leur intérêt poétique, la valeur des informations historiques dont ils sont porteurs, tandis que les textes déjà bien étudiés ou des documents trop fragmentaires ont été écartés. La première partie, *Recueil de poèmes commentés*, p. 16-281, contient cent soixante-quatorze poèmes. Chacun d'eux est accompagné d'un appareil critique, d'une bibliographie, des *loci similes*, d'une analyse de la métrique effectuée par J. Soubiran, d'une traduction et d'un commentaire linguistique et historique. La présentation a respecté l'ordre du *CIL*, VIII, d'est en ouest, et reflète la répartition géographique des découvertes : la Tripolitaine n'est représentée que par un poème et aucun ne provient de Maurétanie Tingitane (dans le poème n° 2, l'ordre des mots du v. 14 a été modifié, comme le prouve la photo de l'inscription, pl. I). Deux textes de Luxorius (n° 49 et 50) et un autre dû, selon la tradition manuscrite, à Augustin (n° 104) sortent du cadre strictement épigraphique. La richesse réside ici dans la variété et défille ainsi une série de portraits plus ou moins accentués : esclaves déplorant leur sort, militaires fiers de leur courage, prêtresse d'Isis morte à dix-huit ans sans avoir connu l'amour, manieur d'argent qui se targue d'avoir été bon vivant, étrangers morts loin de leur patrie et bien d'autres encore. Les auteurs ont extrait un maximum de renseignements sur les défunts et leur famille et ils les ont méthodiquement replacés dans leur environnement social ou leur contexte historique. Ils proposent en quelque sorte des photographies d'un monde passé, où l'image aurait cédé la place à l'expression des qualités morales, des sentiments et regrets, sans oublier les indications concrètes sur la vie des person-

nages. L'expression de la douleur présente des côtés répétitifs, qui s'expriment souvent à travers des vers plus ou moins convenus, mais les auteurs en ont analysé les nuances, les variations dans l'expression de la sensibilité où les formules maladroites alternent avec un style recherché, et il serait vain de chercher dans ces poèmes des valeurs autres que celles qui inspiraient la société contemporaine (la traduction de *pignus* au v. 14 du n° 166 par « enfant » dilue en partie l'intention du père : cet enfant fut un gage de tendresse, c'est ainsi, d'ailleurs, que le mot est compris aux p. 359 et 374). L'historien appréciera le souci constant des auteurs de faire dialoguer ces poèmes en les insérant dans des événements contemporains bien identifiés, tels les conflits militaires ou le schisme donatiste, ou en les éclairant par le rappel des conditions de vie de l'époque. La seconde partie, intitulée *Études et commentaires*, p. 283-376, comprend sept études. M. J. Pena a disséqué deux *carmina* de *Caesarea* (Cherchel) qui ont des liens avec la péninsule ibérique, p. 285-298. L'étude du premier, n° 170, *CIL*, VIII, 21031, dont la datation a divisé ceux qui l'ont étudié, tend à montrer qu'il faut séparer chronologiquement le *praescriptum* du *carmen*. L'absence de l'invocation aux Dieux Mânes, sa (la) qualité de fils de vétéran, dans une moindre mesure la formule onomastique, indiquent que le texte au sommet de la pierre a été rédigé dans la première moitié du I^{er} siècle. La paléographie, des détails sémantiques, dont l'emploi du mot *sollers*, qui n'apparaît que dans les poèmes chrétiens, situent le *carmen* à une époque plus tardive, fixée par l'auteur au IV^e ou au V^e siècle. Les photographies de la pierre, données en annexe, confortent cette hypothèse. Dans le poème n° 162, *CIL*, VIII, 21275, les arguments pour penser qu'*Hesperia* désigne l'Italie et non l'Espagne sont convaincants. Sur le thème de la mort prématurée, E. Wolff a analysé les deux épitaphes de Luxorius, p. 299-305. L'une évoque le souvenir d'une petite princesse nommée Damira, décédée à l'âge de trois ans pendant que son père bataillait aux frontières du royaume, l'autre celui d'Olympus, jeune professionnel du cirque. Cependant, malgré les ressemblances avec les épitaphes réelles dans les thèmes, les modes d'expression et l'usage des réminiscences littéraires, l'auteur conclut qu'il ne s'agit sans doute que de textes littéraires et non de véritables épitaphes. Dans son étude sur l'influence de la poésie classique dans ces *carmina* d'Afrique du Nord, p. 306-322, J. Meyers a montré à quel point les poètes africains ont gardé le contact avec leurs illustres prédécesseurs et a distingué les simples formules des réminiscences, il en donne la liste en annexe. Si Ovide tient le premier rang pour les premières, le tableau des secondes montre la suprématie de Virgile, avec l'*Énéide*, sur Ovide, Horace ou Stace. Ce résultat, différent de ce qui a été constaté dans d'autres provinces, notamment en Gaule par H. Belloc, incite l'auteur à penser que cette préférence tenait au fait que les Africains privilégiaient les formes d'expression de l'épopée virgilienne pour exprimer leur douleur, car celles-ci s'accordaient mieux à leur sensibilité. Dans sa tentative pour extraire le maximum d'éléments biographiques de ces *carmina*, J.-M. Lassère p. 323-335, a déploré leur manque de précisions. Il a prouvé néanmoins qu'il était possible, grâce à une grande familiarité avec ces textes, d'ouvrir des fenêtres sur ces vies résumées en quelques vers. La mention de l'âge des défunts figure très souvent et l'on y voit que l'amour des parents pour leurs enfants, exprimé dans plusieurs poèmes, contrebalance, sans l'infirmier, l'idée communément admise d'une indifférence des parents envers leurs enfants morts en bas âge en raison de la forte mortalité infantile. D'autres thèmes trouvent

leur place : la fierté manifestée par certains défunts d'avoir bien profité de la vie, acquis un bien foncier ou de s'être enrichis, et si le bonheur conjugal était un *topos*, l'affection entre époux n'était pas que convenue. A. Fraisse, *Typologie des renseignements fournis sur le défunt dans les carmina*, p. 336-348, étudie la présence du nom et son absence, les différentes formules pour indiquer l'âge, le métier, la mention d'une activité, de déplacements ou l'exercice de magistratures locales. Elle s'intéresse également à la notion du destin qui inscrit la mort dans l'ordre du monde ou qui le bouleverse, ainsi qu'à la conception même de la mort : sur ces points, les textes chrétiens ne se distinguent guère de leurs homologues qualifiés de païens. Faire parler les morts, telle est la perspective adoptée par L. Échalier, p. 349-363, qui a compté quarante-neuf textes où le mort s'adresse soit à ses proches soit, plus souvent, à l'humanité selon des formes variées. Tantôt ils consolent et présentent la mort comme un apaisement, tantôt ils donnent des conseils ; certains font l'éloge des survivants, telles ces épouses qui louent leur mari, stratégie qui s'apparente à une forme de *captatio benevolentiae*. Dans quelques épitaphes, surtout lorsque le défunt laisse des orphelins derrière lui, il faut voir dans le discours une sorte de testament destiné à les garantir contre un avenir incertain, consignes que le vivant doit respecter puisque offertes à la vue de tous, peut-être aussi une affirmation de la part du vivant de sa propre légitimité. Pour finir, J.-N. Michaud, p. 364-376, s'attache à quatre textes, n° 70, 38, 136 et 108, qui témoignent d'une autonomie poétique du *carmen* et diffèrent de l'épitaphe-souvenir dans l'expression du moment, d'un instant fixé pour l'éternité, dans la mesure où le lecteur y joue un rôle mineur. Une bibliographie, des *indices*, un *incipit* et des planches complètent l'ouvrage. Il faut féliciter les auteurs d'avoir offert aux lecteurs, à travers l'étude d'un matériau jusque-là négligé et désormais savamment exploité, une belle leçon d'histoire et de poésie.

Claude BRIAND-PONSART

Roger S. BAGNALL, *Everyday Writing in the Graeco-Roman East*. Berkeley, University of California Press, 2011. 1 vol. 14,5 x 21,5 cm, XIV-196 p., 9 pl., 50 fig. (SATHER CLASSICAL LECTURES, 69). Prix : 34.95 £. ISBN 978-0-520-26702-2.

Professeur à la Columbia University, puis à la New York University, où il est également directeur de l'Institute for the Study of Ancient World, Roger S. Bagnall est un spécialiste de l'histoire économique et sociale de l'Égypte ptolémaïque, romaine et byzantine. Le présent ouvrage contient la version remaniée de six conférences, – correspondant aux six chapitres de l'ouvrage –, qui ont été prononcées dans le cadre des *Sather Classical Lectures* de l'University of California, sur le thème de l'utilisation de l'écrit au quotidien, dans l'Orient gréco-romain, de l'époque hellénistique à la conquête arabe. Dans le premier chapitre, R.S. Bagnall présente une typologie générale des nombreux graffiti grecs découverts en 2003 sur les murs en partie plâtrés du sous-sol de la basilique située sur l'agora de Smyrne ; il se demande qui en étaient les auteurs, et quel emploi les Anciens faisaient de ce type de bâtiment. Dans le deuxième chapitre, l'auteur montre la circonspection avec laquelle il faut se servir de la documentation qui nous est parvenue d'Égypte ptolémaïque (spécialement l'archive de Zénon, qui contient surtout de la correspondance en grec), et la nécessité de l'intégrer dans